

«Le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel: perdu dans ce tissu, cette texture, le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile», note Roland Barthes dans son magnifique essai intitulé *Le plaisir du texte*. Le philosophe et professeur du collège de France a tenté dans ce texte, construit avec une succession de fragments, de décortiquer les plaisirs de l'écriture. Pourquoi et pour qui écrire? La complexité de ces questions donne le vertige et l'écriture fait souvent peur. Aucune crainte ou réticence n'arrêtent nos enseignants qui chaque année accompagnent leurs élèves sur ce chemin aussi magnifique que périlleux. Ce numéro, consacré aux pratiques de l'écriture au CEPV, n'est qu'un échantillonnage de ce qui est produit, et la richesse des articles démontre que l'écriture est infini(e).

Hélène Gerster



NUMÉRO
71
FÉVRIER 2018

ÉDITO

Nos ateliers d'écriture et d'expérimentation sont en adéquation complète dans nos formations à l'Ecole d'arts appliqués et dans le cadre des formations duales dans l'artisanat. Nos élèves génèrent des idées, réalisent des créations répondant à des objectifs de compétence bien définis et peuvent ainsi les faire accompagner par des textes mettant en scène leurs travaux en lien avec un thème à travailler. Ecrire leur apporte un complément d'expression que l'élève peut intégrer dans la présentation de ses travaux et ainsi faire vivre son résultat selon ses attentes et son ressenti. Si l'écriture donne également une opportunité au jeune de faire vivre son texte, il pourra par une prestation de lecture transmettre le ressenti de ses mots par sa prestation d'orateur dans un autre atelier de lecture.

J'aimerais par ce numéro mettre en évidence les travaux des élèves, mais également toutes les valeurs intrinsèques que transmettent les enseignants à nos étudiants dans la rédaction de leurs textes, l'aisance qu'ils leur apportent dans la liberté d'écrire et l'ouverture à la créativité en lien avec leur formation.

Bonne lecture!

Michel Etienne, directeur



© Lucia Jeanne Sulliger

ÉCRIRE, LIRE ET

PROSES INSTANTANÉES

AU CHAT ROUGE, RUE DE LAUSANNE N° 23

La plume s’affine au gré des instants café. L’esprit semble se libérer de ses classeurs scolaires. Réinterpréter les couleurs, comprendre des conversations à demi-muettes. Le petit pain au lait devient douceur d’une après-midi aux conditions météo fragiles.

Enseigne d’un magasin, fleurs d’arbre non-identifié, tables en métal, napperons, barrières, une veste, une écharpe, des talons hauts, le cendrier. Rouge mouillé.

L’adhésif, le logo du chat, le menu, les serviettes, la boîte de chocolats, la bougie, l’opercule de la crème. Rouge calfeutré. Le serveur donne la mesure, bat le marc à café, remplit le réservoir.

Le percolateur siffle, la mousse soupire.

L’enseigne, celle d’Interdiscount. Imprimante à 189.95 CHF, papier 160gr, cartouches d’encre HP. Le carton pèse lourd, la voiture attend sur la place du Marché. Blaise était d’accord, l’action valait la peine. Caroline a dit, ça sera tellement plus simple d’imprimer nous-même les faire-part. Alors Blaise s’accorde un demi de blanc avant son périphe jusqu’au parking.

11h45. Le jeune premier qui sautille par dessus le passage piéton juste en face, c’est Malik. Sourire jusqu’aux bretelles, les mains dans les poches, bérêt de travers. Le nouveau stagiaire évite une plaque d’égout, une enjambée leste, le trottoir. Pile à l’heure pour le service de midi.

Sept francs soixante d’amertume à l’aspartame. Canapés en plastique, chaises délaissées. Trois pipelettes sur la terrasse, élégantes, la cigarette en prétexte, l’une d’elles reprend son souffle au moment opportun, tient en haleine les deux autres, juste une histoire d’un soir, tu comprends ? Rien de très grave ou d’important…

Les ventilateurs sont éteints. La fraîcheur s’engouffre à chaque nouveau client. Deux fonctionnaires dépassent la terrasse, les mains dans les poches, le pas ralenti par une réflexion financière. Direction la banque.

16h45. Georgio n’a même pas enlevé son trench, beige, terne comme le personnage. Le regard alourdi par l’âge, en tête-à-tête silencieux avec un expresso froid. Il lève les yeux vers un tableau verdâtre, semble trouver une certaine valeur à la kitscherie. Le balourd slurpe une goutte, trois sucres pour son diabète. La bouche close sur ses idées politiques frustrées et la musique pop qu’il n’ose pas apprécier. Serré dans ses chaussures de petit bourge, il peine à se remettre en route. Le souffle rauque, il pousse la porte du petit café douillet et s’éloigne à pas de limace. Il soupire, il regrette. Il ne sait plus pourquoi. Au revoir, merci, à demain.

Blond grisonnant, mystère attirant, grandes mains. Mike se retrouve face à son reflet whisky, accoudé au comptoir comme une épaule à l’écoute de ses heures sombres. Les verres alignés sur le rebord de l’étagère, les alcools forts. Mike se confie au barman. Sa musique, sa Babylone, son espace intemporel. Ce soir, les cordes ont sauté, toute la gamme l’a trahi, ennuyeuse et inattentive. Il a préféré rejoindre le zinc solitaire, confier ses doutes à Mehmet.

23h00. Assise à ma table, j’aperçois un veston et des lunettes grises. Une expression indécise qui parle pour sa nature. Il me remarque. Je fais semblant de rien, continue d’écrire. Je sais assez bien faire semblant de rien.

Le miroir au plafond reflète la trame des rencontres dans la salle, autour du comptoir, entre les lignes.

Du reflet, j’aperçois son crâne dégarni. L’image se déforme par les parallèles des lignes des lames du plafond en petites taches de couleurs molles. Aux murs, les tableaux rectangulaires forment au plafond comme une oeuvre de Dali, un air de surréalisme. Les détails d’en bas, le genou de l’homme contre le bar en fausses pierres, je ne les comprends pas dans le miroir.

AU PARC DORET

Respire. Tempête intérieure, mots inutiles…le quotidien s’apaise. Se taire. Vide. Avancer.

Les pieds qui foulent l’herbe râpée entre les pavés des sentiers qui serpentent. On dirait que je viens ici pour la toute première fois. On dirait que je ne te connais pas. Que j’arrive d’un autre monde. Je ne parle pas ta langue chants-d’oiseaux-et-enfants-qui-braillent.

J’entre par une porte imaginaire de gazon dru. Sans effort, je m’imprègne de cette ambiance candide. Printemps inoffensif. Le vent caresse mes avant-bras nus. Le soleil m’éblouit. Je suis les ombres au sol.

Direction le lac.

Un arbre écaillé, fier et centenaire, pareil à celui du parc aux biches en dessus de Marsens. Le regard tendre et rond du faon, mon animal totem de scout. Lui, ses petites taches blanches, moi, mes taches de roussure de gamine.

Je continue d’avancer.

Tu m’apparais au fil de mon voyage comme un condensé d’enfance assoupie. Qui ressurgit en douceur. Le bassin bleu calcaire, blanchi par le temps et la pluie. Souvenirs de nos balades sur les quais à quatre, les garçons, maman et moi. Papa travaillait le dimanche.

Rollers, glaces et attrape-moi-si-tu-peux. Les 60 ans de grand-papa, plus loin, à l’hôtel du Rivage. Disparus tous les deux.

Plus que quelques pas.

Rencontrer un saule pleureur, vert pomme acide. Ses feuilles, larmes graciles, me ramènent quinze ans plus tôt sur la terrasse des cousins. Un autre saule, un autre temps, la même lumière. Souvenirs Pocahontas. L’air du vent. Couleurs d’enfants comme à travers le reflet d’un prisme de verre.

J’arrive au lac.

C’est la fin du parc. Le début de l’eau.

Galets, rouilles et béton usé. Le brouhaha de l’autoroute qui descend des hauts de Lausanne me ramène au présent. L’après-midi se dessine



© Lucia Jeanne Sulliger

Des ateliers d’écriture en option (MPAI3) ou dans le cours de français (PHOTO1) ont vu naître en 2016-2017 des projets semestriels tels que les « Proses instantanées » de Lucia Jeanne Sulliger et les « Métamorphoses 2.0 » de Zoé Menthonnex. En voici quelques extraits. Certains seront lus à la 4^e Lecture performance des élèves du CEPV jeudi 15 février 2018 à 18 h 30 à la Bibliothèque-médiathèque de Vevey. Venez-y nombreux !

Marie-Claire Gross, enseignante



© Zoé Menthonnex

PARTAGER

MÉTAMORPHOSES 2.0

Salut vieil ours,

Aujourd’hui j’ai posé mon fessier sur les graviers. J’ai aimé voir les petits motifs qu’ils ont dessinés sur la paume de mes mains. Un petit vent frais, agréable. Un pigeon qui marche sur les graviers. Cela fait un joli bruit. On dirait des coquillages qui s’entrechoquent. L’océan, toi, moi, j’ai hâte de te retrouver pour une nouvelle aventure.

Nous avons eu des premiers jours agréables. Tu sais, la température qui nous faisait nous allonger sur des étendues d’herbe fraîche, plonger les orteils dans l’eau encore froide. J’ai pensé aux étoiles hier. Par la fenêtre de ma chambre, je me suis mise à penser à toi. Ma cigarette aux lèvres, une larme a coulé. Merci.

L’autre soir, alors que je m’allumais une cigarette à la fenêtre, je pensais à toi. Combien tu m’apportes en ces jours qui me paraissent interminables. Je relis tes lettres, cela m’aide beaucoup. Elles me rapprochent d’une parcelle de vérité et de bonheur. Elles me rapprochent de ton coeur, ce coeur si bon, qui m’offre un peu de repos.

J’ai hâte de te voir, de te serrer dans mes bras.

Je suis partie l’autre soir. Je n’en pouvais plus. Je m’en suis allée, pour me retrouver. J’ai couru, le plus que je pouvais, dans une montée. J’étais en sueur. Lâcher prise. C’était vivifiant. J’ai hurlé, pleuré, mon corps s’est mis à revivre, mon esprit un peu aussi. Je suis arrivée en haut essouffée, la forêt m’attendait. Son humidité et sa fraîcheur m’ont enveloppée. J’étais bien, apaisée. J’ai marché encore un peu plus haut, doucement. Posé en un bel endroit, un oiseau m’est apparu. Un pic je crois, tête rouge, corps vert, élégant.

J’apprécie tellement cet endroit, tu l’adorais. Je pense que je pourrais y vivre. Je m’y sens libre et vivante. Je ne peux m’empêcher d’y retourner, sans cesse. J’en ai besoin. Il n’y a que dans cet espace que je me reconforte. Je suis trop fragile, j’ai cette terrible impression d’être brisée en petits morceaux. Morceaux qui laissent toujours entrapercevoir des failles. Je te montrerai cet endroit, tu verras comme la nature est éternelle.

Zoé Menthonnex



© Zoé Menthonnex